

PREFACE DE L'AUTEUR POUR SON OEUVRE

laquelle contient les louanges d'Andronique Paleologue 1er, très fidèle et saint.

L'Histoire Ecclesiastique que j'ai composée ainsi que l'œuvre que j'ai écrite concernant les gestes et prouesses de plusieurs grands personnages ne pourraient être dédiés et consacrés à autre plus estimé qu'à votre majesté, Empereur très-Chrétien, humain et bon parmi tous les Princes. Empereur, vous n'avez rien épargné des choses les plus excellentes et rares, pour obtenir parfaitement le comble de toutes les vertus. Par ailleurs, vos hauts faits, pour leur grandeur et multitude, dépassent de beaucoup la petitesse de mon langage, vu que la puissante main de Dieu dirige et conduit toutes vos entreprises et actions. Plus encore, comme il me semble, et chacun avec moi pourra bien et en droit l'affirmer, votre piété et dévotion envers Dieu, votre singulière volonté, incroyable et ardente affection envers l'Eglise de Jésus-Christ, les victoires et triomphes qu'en son nom avez rapportés de vos ennemis sont plus illustres et admirables. Laquelle piété, comme tourmentée de grande impétuosité des flots de la cruelle et ennemie impiété, et comme agitée ça et là et ballottée de part et d'autre par l'orage et la furieuse tempête des vents et opinions contraires, est arrivée et parvenue finalement au port et lieu de sûreté désiré, par votre bienfait et zèle, qui, toutes affaires bien menées, l'avez seule en grande considération. Et maintenant, comme saine et sauve, ayant repris sa beauté primitive et ancienne, étant nettoyée de la nouvelle ordure d'hérésie, ou plutôt re-purifiée par le très doux et harmonieux son de votre discours, de la marée et souillure qu'elle avait prise de la tempête, cette piété vous rend grâces convenables comme au recteur et souverain gouverneur de tout l'univers, ou, pour mieux dire, à celui qui en a la principale charge et conduite. Comme si cette piété parlait vivement et avec habileté, j'atteste que l'opinion erronée touchant la puissance de Dieu étant retranchée et déboutée comme il se devait, nous tous, conservant par votre moyen la sincère et immuable religion, persistons constamment et fermement dans la vraie foi. Or, si à dessein je voulais exposer dans le détail vos œuvres de valeur dès le commencement, ou montrer vraiment quelles sont les racines de vos actions qu'a plantée la divine providence qui sagement constitue et ordonne toutes choses, ma harangue croîtrait infiniment et serait si longue qu'il semblerait plutôt que je voulusse décrire une histoire que dresser la préface de mon œuvre. Et bien que ma résolution et mon projet tendent à meilleure fin, il me semble toutefois bon d'exprimer présentement et d'abréger en peu de paroles certaines de vos louanges, remettant la plus grande partie à plus tard, pour réduire le reste à une longueur raisonnable, attendu que l'abondance même des faits que je propose de traiter maintenant me rend si indigent et muet, que je ne puis concevoir ni réaliser pleinement ce que je désire. En effet, chaque acte,

Empereur de grand renom en vertus et toutes perfections

Le même restitua la vraie piété et crainte de Dieu, rejetant les opinions perverses

*L'auteur soumet
son œuvre au
jugement de
l'Empereur*

*la manière
d'étudier les
Ecritures Saintes*

*Cet empereur fut
engendré par
Providence Divine
certaine*

*ce qui convient à
un Empereur*

comme si j'étais en un beau pré verdoyant et plein de diverses et plaisantes fleurs, m'attire à lui et me contraint d'en remarquer quelque point. Néanmoins, j'y mettrai tant d'intensité et réglerai si bien mon exposé, que mon prologue ne sera pas trop prolix, mais suffisamment pour exprimer l'amour et affection que je vous porte, et dévoiler pleinement la bonne volonté qui jusqu'à présent m'est demeurée couverte et secrète. Par quoi il plaira à votre mansuétude et humanité de me regarder favorablement et de m'accorder votre confiance, et surtout de me pardonner si en mon œuvre se présente quelque chose qui ne convienne pas ou soit mal tourné, et aussi de contredire par la subtilité de votre jugement et mettre au net mon histoire, en en ajustant le défaut et en diminuant le superflu. Car je prendrai du bon côté les améliorations qu'avec soin vous apporterez et suis tout-à-fait convaincu qu'il sera reçu favorablement et approuvé de tous, parce que, par don de Dieu, vous est advenue promptitude, vivacité de nature et intelligence, pour, entre les plus experts, bien juger et connaître de telles choses, et discuter et étudier clairement avec révérence et modestie des Ecritures Saintes, et davantage, parce que vous savez très bien imaginer et inventer en votre entendement des choses d'importance, prononcer et déduire distinctement votre avis et votre conception, et encore décider au mieux si l'on peut distinguer l'un d'avec l'autre, même s'il ne s'entrouve aucun si hardi et téméraire que d'oser mettre la main à quelques écrits après votre révision, votre correction ou le jugement que vous aurez rendu. Donc, délaissant la plupart de vos faits illustres, je commencerai maintenant mon discours concernant vos louanges. Le temps venu de votre naissance, eh bien, comme l'un de ces puissants et nobles personnages qui, par privilège certain et grâce de Dieu sont envoyés ici-bas pour avoir autorité et empire sur tous les vivants, l'Ange du grand conseil, ou plutôt l'auteur et conducteur de toutes choses, délibéra et dit à ceux qui sont de même nature, qualité et honneur que lui : faisons encore un homme à notre image et à la ressemblance de ce premier qui est depuis longtemps décédé, tellement que par une grâce et une vertu spéciale et divine vous fûtes formé, et vous fut donné l'esprit de vie pour être la vie d'autrui, à la fois les prémices et comme quelque second principal auteur et restaurateur du genre humain en ce monde. Ce faisant, la divine nature usa et se servit, comme de quelque instrument et moyen, de votre père, lequel, par sa splendeur et sa noblesse, par la grandeur et le renom de ses hauts faits de guerre, science militaire et magnificence, ainsi que par sa prudence, sa force et sa vertu naturelle, surpassait tous les princes anciens et emportait l'éloge de ceux de son temps et du nôtre. Et toutefois, bien qu'il eût au préalable mené à terme et avec succès beaucoup d'affaires, Dieu le créateur ne lui conféra le Sceptre Impérial à d'autre fin que pour le faire tomber facilement et sans effusion de sang en votre main qui, en piété, hauts faits et vertus, pour lesquelles vraiment quelqu'un est déclaré Empereur, accompliriez considérablement mieux de manière admirable et excellente. Or, puisque ainsi vous deviez recevoir de la main de Dieu, ou plutôt aviez reçu avant votre naissance, la Seigneurie, le commandement et l'empire sur un chacun, il fallait

agencer, orner et équiper pour vous une maison et une salle impériale, comme il convenait à la grandeur et amplitude d'un tel empire. C'est pourquoi, pour vous, elle fut mise en état et enrichie de toute beauté et perfection, comme jadis au premier Adam toute la machine du monde ou ce Paradis qu'on dit Terrestre. Votre pays, la ville de Constantinople, reine des cités, et commun domicile de tous les Chrétiens, était cette nouvelle Eden et ce jardin de plaisance, ce ciel terrestre, et comme portrait et modèle de paradis. Car aussitôt que vous sortîtes du ventre de votre mère, toute cette troupe de voleurs et de méchants qui pendant longtemps avaient affligé la ville, comme étonnés et abattus de crainte, redoutant le naturel héritier et vrai Empereur dont elle était le fondateur, en furent délogés, lesquels, hâtant leur fuite et leur départ, se sauvèrent dans tous les sens, mis en déroute par votre épée flamboyante. De cette manière, la ville a été nettoyée, grâce à vous, pour notre plus grande quiétude, et pour devenir la nourrice qui vous a élevé, ces deux choses étant accordées avec bienveillance par la volonté divine en vous et en elle. Car ni elle, ayant déjà un peu commencé à voir la lumière et avoir la liberté, ne pouvait d'aucun obtenir la gloire qui lui était due, sinon de vous seul (qui êtes venu principalement pour la propagation et l'amplification de l'honneur de Dieu, et avancé à la plus haute et souveraine dignité de toutes), ni vous aussi, ne pouviez avoir demeure plus digne de vous et plus propre que cette ville. C'est pourquoi, comme Dieu a pour coutume d'asseoir et d'édifier depuis longtemps les fondements des choses de grande importance, autant il en a fait en votre endroit et non sans raison. Car dès le temps où vous étiez au berceau et que la nourrice vous traitait avec un soin particulier et vous emmaillotait, dès lors vous égayant (si on peut dire), tressaillant et sautant, vous signifiâtes clairement, par disposition et force réellement Impériale du corps, la grâce future des vertus qui surabonderaient en vous, montrant aussi une prudence et une gravité à toute épreuve pour l'état et à l'accroissement de jour en jour de vos membres, et, tressaillant comme Saint Jean et adorant Celui qui aux saints fonts de baptême vous accordait ses grâces, vous donnâtes témoignage de la grande piété qui est en vous maintenant. Qu'est- il besoin d'énumérer en outre vos louanges depuis l'enfance jusqu'à l'âge de puberté ? Sinon qu'assidûment, dans la continuité, sans vous écarter du bon chemin, vous eûtes toujours en singulière considération cette piété, surtout l'amour de Dieu et la charité envers votre prochain ; que, parallèlement, toutes autres choses dignes et louables qui vous étaient gratifiées en abondance, tout en vous développant et grandissant en âge, en sagesse et grâce envers Dieu, non pas qu'elles augmentassent en vous mais parce qu'elles se montraient ensemble pour s'affermir et se confirmer avec l'âge, la dignité, l'instruction et la culture des bonnes mœurs qui croissaient. Après ce beau et ferme fondement de Piété, fut posée en premier lieu la Force, conséquemment la Prudence, puis la Tempérance produit la fleur, et accrut la Justice avec les autres. Et voilà certainement cette chaîne d'or et suite des vertus que tant de gens tentent de relier entre elles mais ne peuvent entrelacer, mais que vous avez mieux que tous si promptement continuée et accommodée que vous en avez composé une harmonie complète et réalisé un accord admirable. En effet, rejetant les vicieuses extrémités qui sont en excès ou en défaut, vous avez fui l'intermédiaire et

Son pays était Constantinople, comme un second paradis

Allusion aux Empereurs Latins, qui occupèrent le royaume de Constantinople pendant près de soixante ans

Enfance de l'Empereur Andronique

La piété comme fondement des autres vertus

Chaîne des vertus

() Andréaniqué
dès le
commencement
de son Empire
eut la Piété et la
Religion en
estime*

*Ce qu'il dit
obscurément est
expliqué
ouvertement en
peu de paroles
par Baptiste
Ignace : Michel
Paléologue, dit-
il, vint à Lyon au
concile que
Grégoire X avait
ordonné et
s'accorda
facilement avec
le pape de
Rome . En
conséquence,
cela fut si mal
reçu par les
Grecs qu'après
sa mort ils ne lui
firent pas
d'obsèques ni ne
lui accordèrent
de sépulture.*

la médiocrité qui est au milieu, si bien que de tout cela ce n'est qu'une vertu, comme universelle. Or (afin que j'abrège et traite en moins de paroles les beaux faits au milieu de votre âge), le temps advint que, selon le bon plaisir de Dieu, à qui seul deviez Seigneurie, vous deviez prendre le gouvernement de l'Empire, le commun protecteur et Empereur de nous tous, à savoir votre Père, qui vous avait ainsi instruit et enseigné, étant décédé de cette vie par une fatale destinée, après avoir étendu et accru dans le bon chemin l'Empire des Romains, comme un cercle et rondeau d'un compas, tant par ses victoires obtenues sur les ennemis que par autres expéditions de grande entreprise, de façon qu'il acquit gloire immortelle envers tous les hommes qui contemplent et jouissent de la clarté du soleil. Quand donc, prince très puissant, vous eûtes seul la possession de l'Empire, vous fîtes aussitôt assembler vos compagnies, pour dès le début lever une armée pour l'honneur de Dieu, supérieur à toutes choses, employant votre bien et vos richesses (dont par sa grâce vous aviez hérité) pour la défense et la cause de celui qui vous avait sacré Empereur (*). Ainsi donc, voyant (comme j'ai déjà commencé à dire) que notre vraie religion était en grand danger à cause des nouveautés qu'introduisaient les fausses et perverses doctrines, vous y donnâtes bon ordre diligemment et sagement, la prenant sous votre protection et tutelle. Car ayant conscience que la seule Piété et Religion envers Dieu et le devoir à son service, étaient suffisants pour le maintien et la défense de l'Empire, et que tous autres secours et renforts ne servaient à rien pour le respect de ceux-là, vous étiez divinement inspiré et merveilleusement bien avisé. Et pourtant, vous étant fixé ce but dans la charge de vos affaires, vous avez acquis la grâce et l'amour de Dieu, et de votre côté vous lui avez donné l'occasion de vous exaucer facilement et d'entendre vos prières, de vous conduire et vous guider en toutes vos actions, d'établir et de confirmer votre Empire, afin, certes, que, vous montrant droit en tous vos desseins, et (dirait-on) voulant vous polir et dépeindre comme une image et une statue de l'Empire, parfaite et Impériale, d'une beauté tant rare et excellente, son administration se portait bien et prospérait en bon état. Car, pour ma part, je pense que Dieu ne communique la bienveillance aux vivants à condition qu'ils s'en rendent dignes par leurs vertus et leurs bonnes œuvres : or, vous les avez à ce point pleinement réalisées que vous avez obtenu ce bien que d'être agréable à Dieu. C'est pourquoi, il fallait faire attention à retrancher et ôter le mal et retenir en main le bien, à ne retarder l'utilité publique et à renouveler et faire renaître le bon temps sous votre nouveau et heureux Empire. Aussi, si la plupart des choses désirables se présentaient d'elles-mêmes, les autres devaient vous advenir aussitôt, mais l'espérance du bien futur était meilleure que le présent. Car vous attiriez et faisiez descendre divinement en vous la grâce divine en aussi grande abondance que la clarté du soleil qui luit du ciel par tout l'univers, à ce point qu'en raison de la variété des dons célestes, vous en déversiez aussi largement que l'eau d'une grande rivière. Et quoique votre gloire fût si renommée et célèbre partout, vous ne perdiez courage ni dégénératez ou adonnâtes votre esprit à pareille oisiveté, mais sûtes bien l'appliquer à choses honnêtes et vertueuses, ni avec le vêtement de pourpre et robe Impériale renonçâtes à commander à votre volonté et exercer Empire sur vous-même, et usant de la raison comme d'un frein,

modérez et contenez par vos préceptes et institutions philosophiques l'administration de l'Empire, qui avait pour guide et secours la crainte de Dieu. Davantage, considérant que les Princes n'endurent pas facilement d'être repris et admonestés, et qu'ils ne reçoivent pas de bon gré les corrections et remontrances, par dessus tout vous ordonnâtes la vraie doctrine pour votre conseil, la constituant surintendante de votre Empire, comme savant et maître d'une maison. Mais encore dirai-je que vous n'en aviez pas besoin. Car qu'y a-t-il en vous que vous ayez reçu ou appris d'autrui, vu que, par la seule volonté et inclination de votre nature, vous produisez et portez tout bien et le manifestez comme quelque beau fruit et mûr ? Pareillement, acceptant la charge de votre Empire, vous avez si bien prouvé que vos assistants ne vous craignent pas tant seulement, mais avec la crainte mêlée de charité et d'amour vous révèrent et, plus encore, vous chérissent avec grande admiration, parce que vous n'êtes ni terrible ni épouvantable, ni du nombre de ceux qui ne demandent qu'à vivre selon leur volonté et ordonner toutes choses comme bon leur semble, et aussi que, réciproquement, vous leur portez des marques de faveur et vous montrez de fait être leur *vrai Père*, comme dit le poète, ou, ce qui vous convient mieux, *Bon Roy et fort et aguerri aux armes*. Et par rapport au fait que vous considérez le sceptre Impérial comme signe de quelque honnête service, que la couronne très-précieuse ne pas être différente des petites pierres qui sont sur le bord de la mer (bien que de tels ornements soient de grande estime et représentent merveilleux et secrets mystères) et que méprisant le pourpre davantage que du drap vil et de petite estime, jugeant leur fleur et couleur tristes et mélancoliques, vous modérez et atténuez ainsi par un certain principe de conduite et une nouvelle manière d'être votre grandeur en des choses prospères et hautes, sans vous en réjouir, vanter et enorgueillir, comme feraient beaucoup d'autres. Cette modestie a beaucoup plu à Dieu, et a donné cause et occasion de joie publique aux assemblées solennelles, procurant grand contentement et plaisir à tout-le-monde. Car bien que vous soyez le meilleur, plus excellent et vaillant de tous, vous ne vous abaissez ni déclinez à des choses viles et inconvenantes, mais constamment vous persistez en faits louables, induits en raison de votre prudence et sain jugement ; et au contraire, vous êtes tant magnifique et appliqué à tous actes vertueux, que dûment et ainsi qu'il convient, vous venez à bout de toutes vos entreprises. Concernant votre apparence et votre stature, même si vos traits sont marqués de quelque sévérité ou dureté, fondamentalement vous êtes tellement généreux et humain, qu'à seulement voir votre bon visage vous accueillez chacun avec générosité, pour ainsi dire, et, par une certaine manière de faire, la grâce et la délectation de votre langage découlent si abondamment en la façon d'une rivière que vous impressionnez et attirez les personnes ni plus ni moins que la pierre d'aimant, le fer. Aussi, la nature, maître d'œuvre et architecte de toutes choses, vous a-t-elle formé un corps si excellent et parfait qu'on pourrait imaginer que vous en étiez à la fois initiateur et modèle, comme dit Platon, d'une forme complète, ou premier exemple et portrait de toute la beauté et de la perfection non seulement des Princes, mais aussi de tous les humains, et les mieux accomplis. Bien plus, la force et l'assurance de ce corps, la proportion de chaque partie, l'apte et décente constitution des membres, ainsi que la fleur et la vigueur de l'âge, toutes ces perfections

*Qui sont capables
de la grâce de
Dieu - Vrai
Empereur*

*La crainte de
Dieu est la garde
de l'Empire*

*Alexandre le
Grand estimait
que ce vers était
le plus parfait de
toutes les
compositions
poétiques
d'Homère*

*les biens du
corps de cet
Empereur*

*Il décrit cet
Empereur comme
un modèle
parfait de toutes
les vertus et
qualités*

ensemble consomment et parachèvent en vous une si entière et juste convenance et harmonie qu'on ne saurait la décrire ; et il semble véritablement que la nature même assiste présentement chaque partie pour façonner et disposer avec mesure et en proportion égale chaque chose par un procédé unique, et assembler proprement et coller toutes les pièces l'une avec l'autre, comme l'on fait en une harpe ou autre instrument de musique ; de sorte que cette nature, par ailleurs commune à toutes personnes, pourrait hardiment se vanter et se glorifier pour les souverains biens qui abondent en vous, et avoir dispensé et montré son habileté, sa grandeur et sa munificence en vous seul, comme en quelque véritable et excellent chef d'œuvre du genre humain. Et ainsi, par la pratique continuelle de toutes choses honnêtes que vous vous êtes proposée de mener d'une gaieté de cœur noble et magnanime, vous ressemblez à un feu ardent, à un couteau tranchant et bien affilé, à une sphère ou une boule qui descend d'un lieu haut, vous employant à la connaissance de toutes sciences et les saisissant facilement en votre esprit. Et quand vous avez appris, entendu ou lu quelque chose, vous le retenez si bien et avec si ferme souvenir, qu'il semble que ce que vous ayez conçu et écrit dans les tables de votre cœur soit incisé et gravé sur des lames de fer, tant votre mémoire et solide et heureuse. Finalement, par l'attention et la vivacité de votre esprit, vous avez surpassé en moins de rien les plus beaux savants en science et érudition, les démontrant toutes d'une manière effective par magnanimité et bonté de nature beaucoup mieux et plus simplement que ceux mêmes qui s'y sont appliqués depuis longtemps. De là est venue votre sagesse si exquise, la considération si habituelle de votre jugement avec la grâce et l'affabilité singulière de vos mœurs et façons de faire ; de là aussi, comme une certaine tyrannie et une rigoureuse domination des labeurs que vous entreprenez violemment contre les lois de la nature et les nécessités du corps ; de là encore le dédain et le mépris de l'observance et de l'honneur Impérial qui vous est du, et d'autres principales vertus plus que naturelles que vous avez reçues divinement ; telles les stations que vous faites nuit et jour quand vous voulez apaiser la colère de Dieu par vos prières, ou quand vous veillez et faites le guet pour la défense de la République, ou quand vous tenez le siège et trône de justice pour rendre le droit à vos sujet ; de sorte que ceux qui vous contemplent ne vous comparent pas vraiment à un homme, mais plutôt à la stature et la ressemblance d'un homme, qui endure tout autant le froid et le chaud, vous montrant constant en toutes ces occupations, invincible et immuable envers les moments et changements de nature, vivant familièrement avec chacun, vous présentant en toutes choses à tous affable, doux et gracieux, et tempérant ou mêlant, comme du vin (ainsi qu'il est écrit en Platon), la grande, vraie et sincère liberté entre vos sujets. Et ni plus ni moins que si vous étiez né au labeur et à la peine, ou comme si l'habitude et l'accoutumance de travail se soit changée en naturel, vous y prenez plus de plaisir et de délectation que les autres personne à l'oisiveté, à la paresse, aux délices et autres semblables vicieuses affections, auxquelles ils s'appliquent. Que, s'il faut dire davantage, bien souvent je vous ai vu jeûner et vous abstenir de manger non seulement un jour entier, mais aussi passer deux ou trois jours sans prendre de viande ; tellement que parfois vous ne mangiez que du pain seul, des herbes crues, de temps en temps aussi des

pommes, et la plupart du temps ne buviez que de l'eau toute pure. La viande, vous en consommez non pas à suffisance et à saoul, mais en ayant goûté modérément, vous donnez ordre de les faire enlever, afin, par une telle abstinence, de maintenir votre esprit pur et entier sans souillures pour être plein de beauté spirituelle, de l'appliquer à des choses grandes et vertueuses ; ou bien, pour que, plus efficace et performant, tant le matin qu'à midi, et non moins la nuit, vous puissiez mieux satisfaire à votre charge, et venir à bout, selon le commandement de Dieu, de tous vos projets. Car, lorsque vous avez veillé bien tard, ou plutôt, la plupart du temps, jusqu'au point du jour, et lorsque finalement allant vous coucher, vous vous relevez subitement, comme si le bienfait et le bien-être du sommeil vous étaient pénibles et difficiles à supporter, même à ce moment-là vous ne vous reposez ni ne relâchez votre activité. En effet, dans les songes et les rêveries vous travaillez, d'heure en heure, sans vous lasser, et, par les imaginations et visions nocturnes, vous pensez aux moyens d'amplifier le renom et la gloire de notre pays, et autant qu'il vous est possible, vous mettez vos pensées à exécution, si bien que vous donnez l'occasion aux personnes de vous admirer et de vous soupçonner d'être en quelque sorte de nature plus divine qui ne se repose ni se lasse du travail. Ainsi donc, rejetant au loin et fuyant tout à l'opposé des voluptés et de la couardise, prenez-vous bien garde et tâchez-vous de suivre un règlement et une austérité de vie quotidienne. Et de là vient que votre si bonne santé de corps fait apparaître ceux qui étudient en médecine comme vrais trompeurs et menteurs, et comme quelques Asclepiades se glorifiant avec leur précepteur Hippocrate ; pareillement, ceux qui feuilletent les livres de Galien. Et bien que telles sortes de gens aient la charge de votre santé, en venant par devers vous pour avoir la guérison de leurs maladie et ennuis, ils s'en retournent sains et gaillards ; de telle manière que ni vos médecins ni les auteurs mêmes, qui, comme maîtres, ont exposé les préceptes de leur art, n'enseignent rien qui ne s'oppose aux dispositions et à la règle que vous suivez en votre manière de vivre. On dit que Plutarque de Cheronée, voulant louer et élever jusqu'au ciel l'Empire des Romains, a très bien écrit, et pertinemment, que Vertu et Fortune, qui depuis longtemps ne s'étaient peu accordées concernant les querelles, dissensions et fâcheries qu'elles avaient l'une contre l'autre, retournèrent finalement en grâce par un accord et une alliance qu'elles conclurent ensemble pour l'amour de la seule ville de Rome, afin de parachever et d'accomplir en elle une œuvre des plus belles et parfaites de toutes choses humaines. C'est pourquoi, de la même façon, j'estime, à bon droit, qu'en vous seul, Empereur-très-bon-et-bienveillant, la vraie piété et religion envers Dieu, les richesses et prospérité humaines, qui ont toujours discordé l'un avec l'autre, se sont rassemblées et rencontrées ; pour autant, c'est la piété qui a attiré comme par force la prospérité à elle, et n'a permis qu'elle ait décliné ou se soit dévoyée ; ou plutôt, comme je pense en vérité, c'est Dieu qui les a contraintes de se conjoindre ensemble et de temporiser l'une avec l'autre, afin qu'ayant reçu des deux ce qui serait propre à chacune, il en tire bénéfique de nouveau et porte grand secours à tous les hommes. Cela, il l'a réalisé en vous établissant comme firmament stable, et, pour ainsi dire, élément sixième et perpétuel, expert de la Religion, qui vacillait et allait en décadence du fait de la tempête d'une opinion changeante et incertaine, et en vous jetant telle une ancre sûre et comme

dernier refuge, tant pour sauver les choses sacrées que les profanes, afin que par vous et vos semblables soit rendue une stabilité ferme et assurée. Car, sans aucun doute, ceux qui étaient agités d'un côté et de l'autre et comme ébranlés, ont eu, en vous, une assurance et un siège de refuge pour un monde de paix, et pour un pays qui ne se laisse pas tromper ni se détourner de la profession de la vraie et sainte foi, ou de la dispensation de ses mystères. Et qui plus est, vous vous êtes appliqué non seulement à vêtir et orner le corps de pourpre, mais aussi votre esprit de vertu ; car presque seul de tous les Empereurs qui vous ont précédés, vous êtes maître de vous-même, et Empereur vraiment de souveraine puissance ; de même, vous chassez de la république autant que de votre esprit les vicieuses perturbations des affaires turbulentes, qui veulent les commander et les dominer, pour exercer fort justement le meilleur gouvernement de cet Empire, où il y a peu de gens de bien, vous dévoilant comme vraie image de la vertu pour instruire vos citoyens à votre bonne imitation. Car, pour la conduite de l'esprit, dans la bataille levée contre la paresse et la lâcheté, vous êtes estimé, à bon droit, non seulement Empereur des personnes, mais aussi de toutes les perturbations tant de l'âme et du corps. C'est ainsi qu'on peut bien voir que votre humanité et votre courtoisie sont grandement admirables, car les guerres même que vous menez sont gracieuses et humaines, et votre paix intérieur et votre doux maintien montrent aussi un courage viril. Et qui plus est, votre bonté et munificence ne tendent à autre but qu'au profit public. S'il y a quelque colère en vous, elle est vite apaisée, car votre esprit est « stérile » (pour ainsi dire) pour ce qui est de la colère, tempérant et immobile à l'ardeur qui provient d'une trop grande impétuosité, bien qu'il soit fertile et fécond de toutes sortes de biens. Quant à ordonner les lois et corriger les mœurs vicieuses, vous y êtes merveilleusement bien formé et qualifié, vu que vous savez réprimer et contenir, par des préceptes légitimes et des constitutions de justice, l'impétuosité et l'audace des méchants, et planter et instituer dans tous les cœurs des hommes le bien et l'honnêteté, tout comme Triptolème, si célèbre, leva les semences en terre labourée. Qui est plus redoutable aux malfaiteurs que vous ? Qui est plus conciliant et généreux envers les misérables et calamiteux ? Qui est plus bienveillant aux suppliants, ou plus enclin à faire miséricorde ? Car même, si quelque nécessité ne vous en empêche, vous avez coutume de prévenir les requêtes et demandes de ceux qui viennent pour vous prier. Alors, qu'on ne pense pas que je prétende, par mon discours, acquérir quelque faveur ou, en aucune façon, vous flatter ; car, comment en serait-il, attendu que je ne puis parfaitement expliquer les faits comme ils le méritent, étant vaincu par leur beauté, leur excellence et leur hauteur ? Mais c'est là une chose reconnue par tous les hommes, et il n'est personne qui ne reconnaisse les dons de Dieu que vous avez reçus et toutes les actions que vous réalisez en faveur de l'Empire, ce qui ne peut pas être plus beau témoignage. En effet, quant à la vraie religion, qui est celui qui, sans hypocrisie ni tromperie soit plus soumis à Dieu, ou se montre plus ardent et de meilleur courage pour sa cause, que vous ? Qui est celui qui, par un si grande désir zèle ait suivi de si près, et plus sincèrement, la foi, qui périçlaitait, ou ai re-purifié si saintement la sainte table ? Qui est celui qui a mis tout son effort pour augmenter les bonnes disciplines et sciences ? Qui a tant exalté la vertu, et avancé aux

dignités les gens de bien et personnes notables ? Qui davantage s'est attaché si soigneusement et avec le plus ardent dévouement à gouverner et modérer si saintement, une maison Impériale, jusqu'à la rendre semblable à un monastère et une école pour exercer les œuvres de sainteté et suscitant la compassion ? Qui a été celui qui ait administré la république avec autant d'équité ? Qui a été si assidu à tenir le siège et faire droit aux pauvres gens ? Qui a puni si dignement les méfaits ? Au point que ceux-là mêmes qui perdent leur procès et sont condamnés par votre sentence, confessent ouvertement être grandement tenus et obligés à rendre grâce des bénéfices qu'ils reçoivent de vous. Qui a tant de simplicité avec expérience et tant de prudence avec douceur ? Ces vertus, ensemble d'humanité, vous en êtes merveilleusement digne, mettant en avant une gaieté, ou quelque sérénité d'esprit et de visage, laquelle ne cause jamais d'agitation de l'âme, s'enflant petit à petit ainsi que des flots, sans toutefois montrer de signe de tempête. Au reste, qui pourrait faire entendre pleinement par son éloquence la circonspection dans vos paroles et la convenance de vous taire en temps et lieu, l'élégance de votre langage, la grâce de vos colloques familiers qui s'écoulent aussi doucement que le miel et l'huile ou l'accord musical de vos propos ? Davantage, qui a été par le vouloir de Dieu plus riche et copieux en sentences que vous, ou plus évident et abondant en son parler ? Homère eut dit, *Propos qui s'écoulaient comme fleuves hivernaux*. De là est venu que, quand vous traitez de quelque sujet, que les auditeurs en sont comme atteints et inspirés divinement, et émus à en devenir fous ou ivres tant ils sont contraints contre leur gré de tressaillir et de montrer extérieurement des signes de joie ; et, ravis et transportés de votre éloquence, ils sont si captivés que non seulement ils ne se lassent ni ne s'ennuient, mais sont attentifs comme s'ils étaient attachés à vous, ou attirés par les douces chansons des Sirènes. C'est pourquoi on pourrait à proprement parler vous comparer à la mer quand elle excite ses grosses vagues qui semblent courir les unes après les autres ; ou plutôt à quelque profonde rivière quand elle est calme et paisible, dans laquelle, si vous jetez une pierre, vous verrez qu'autour du lieu où elle tombe se forme une figure comme dessinée au compas, ou, si vous voulez ainsi l'appeler, un cercle qui s'élève bien peu, et qui, après, perd de son intensité petit à petit et s'évanouit à cause d'un autre qui survient dedans, jusqu'à ce qu'il parvienne au rivage. Cela se produit principalement quand vous dissertez des Saintes Ecritures. En effet, qui est celui qui a un meilleur jugement et une meilleure capacité d'intuition et de connaissance que votre parole et votre langue, qui, si pertinemment et subtilement (le Poète dirait doucement et simplement) prononcent et expriment les idées et les pensées en terme distincts et posés et qui s'enchaînent si bien les uns aux autres ? Ou qui puisse, comme il faut, expédier l'un et l'autre en peu de paroles, et donner à entendre ouvertement le secret intérieur de la pensée ? Je pourrais assurément dire de vous, que, quand je vous entends exposer quelque point, je me sens tout nouveau, transformé et rempli de divinité par la douceur de votre langage. Vraiment, il me semble que j'écoute non pas un homme qui parle, mais quelqu'un qui regarde miraculeusement du ciel vers la terre et annonce des choses nouvelles et si admirables qu'elles excèdent de beaucoup les communes et vulgaires, au moyen des grands secrets et mystères qu'elles contiennent. Si bien que je suis sur le point de retourner à Dieu et de le

*Palais impérial
semblable à un
monastère
quant à la
pureté*

prier de me donner encore une oreille, comme dit le prophète, afin qu'avec plus grand plaisir me distillent la douceur et la grâce de vos paroles. Et il me semble que chacun ressent la même émotion et que tous ceux qui ont un jugement bon et posé, qui ne sont ni grossiers et lourds, ne peuvent en tel cas qu'être fléchis et persuadés de tels propos. Quelle sorte de gens, au prix d'un grand effort, comme je le pense, pourrait émouvoir et ébranler Orphée jouant doucement et répétant plusieurs fois les chansons de la harpe si harmonieuse et attirant par son plaisant son les créatures irraisonnables, comme se le représentent les Grecs ? En plus des autres vertus, combien est-il estimable que vous pardonnez aux méchants et ne tirez vengeance ni répandez le sang de ceux même qui sont acculés et convaincus de lèse-majesté ? C'est ce que vous faites, et non par calcul ou arrière-pensée, mais parce que, de votre prudence céleste, vous estimez, ce qui est grandement convenable à un Empereur, que la vie et la mort sont en la puissance de Dieu . Et pourtant, la seule administration de votre Empire, non mêlée de sang et irrépréhensible de meurtres, sera estimée et louée à jamais, à cause de la félicité, du repos et de l'abondance de tous biens qu'elle a produit. Ce que l'on peut constater dans plusieurs bienfaits qui nous sont advenus abondamment, mais surtout en ce que les nobles esprits et arts libéraux ont ressuscité et repris leur vigueur durant votre Empire, et par un heureux succès sont parvenus au plus haut point d'excellence, non seulement pour l'amour de vous, mais de leur plein gré, afin que vous en fussiez témoin et spectateur, qui avez la dextérité, plus que nul autre, à la fois de bien juger de tous faits illustres, et de les récompenser et rémunérer dignement. Et qui plus est, je ne crains pas d'affirmer en toute certitude que les grands personnages que nous avons de notre temps, le sont devenus par votre moyen et ont été élevés sous votre Empire. Car si, comme l'on dit, la constitution, la température, la ténuité ou la subtilité du bon air produisent et suscitent l'abondance des fruits , ainsi, de même, la bénignité, la munificence et l'humanité du Prince, qui honore les gens savants, excitent et accroissent les bonnes sciences et beaux esprits, eux dont nous sommes comblés à profusion, et que nous voyons augmenter prodigieusement jusqu'à s'élever jusqu'au ciel par votre jugement, votre libéralité et votre récompense. Ce que je dis est particulièrement manifeste concernant l'éloquence, de telle manière que les Orateurs Grecs de notre époque tentent de surpasser, ou du moins déjà égaler les premiers inventeurs des disciplines (et pourtant ils ont le premier lieu plus que les seconds, comme chacun sait), bien que tous soient trop faibles en ce seul point : s'occuper de vous louer et célébrer vos faits. En effet, cela surpasse de beaucoup la vertu d'éloquence, tant avez pris de peine à exceller par vos vertus. On dit que Demarate, Corinthien, ayant vu Alexandre à Suse, s'écria, pleurant de joie, que ses ancêtres et devanciers avaient été privés d'un grand plaisir, de n'avoir pu voir Alexandre assis au trône de Darius ; davantage, qu'il restait encore quelque partie et recoin de pays obscur et où le soleil ne luisait point, qui n'avait vu cet Alexandre. Mais quant à moi, j'affirmerai que cette louange, à laquelle un autre se consacra auparavant, vous était plus convenable, et que Demarate orna de paroles non seulement Alexandre, mais qu'il avait égard et rapportait de fait cette louange à la grandeur et bonne administration de votre Empire. Et, pour aller plus loin, ne pensez-vous point combien a été grande la

tristesse et l'embarras de ces bons personnages assemblés par sept diverses fois, pour le fait de la Religion, de ne vous avoir pas vu des leurs, resplendissant, pour accroître leur soutien et leur secours ? Et nommément, en premier, Constantin (très célèbre entre les Chrétiens,) si honoré pour le mystère de la Trinité, cher et capitaine de la confession de notre foi, et vraiment votre Père, vous ayant eu pour assesseur ou plutôt légitime successeur, après lui, au trône de son Empire ? Certainement la grande multitude d'ennemis ne se fussent élevés et jetés sur nous pour confondre et corrompre de leurs perverses doctrines et paroles fardées et mensongères, la sincérité et intégrité de la foi. Mais notre Dieu, par une singulière providence vous plaçant en opposition contre eux, comme un contrepoids sur une balance, puisque vous n'êtes en rien moindre que les autres, et vous accordant un entendement, une apparence et une dignité de mœurs convenables à la grandeur de l'Empire et l'avancement de si grandes expérience et bonté, vous a commis en notre temps pour l'administration des affaires, afin de les conduire et de les gouverner comme il se doit et nous délivrer de la ruine et pauvreté où nous tombions. Car, qui eût pu être substitué pour s'opposer à tant et si grands maux venant de toutes parts, sinon vous même qui êtes réputé si juste, fort, prudent et enclin à la dévotion envers Dieu, et considéré de notre temps comme second Noé ou Moïse, pour nous sauver de la tempête et des troubles par l'arche et le bâton, figures de la croix ? Ou pour délivrer votre peuple de la main des bourreaux et des tyrans, en frappant ou mettant au fonds ceux qui le persécutaient, et érigeant partout trophées et signes de victoires obtenues à l'aide de Dieu, et gouvernant sûrement sous le voile et guidon de la croix, la belle nacelle ce de monde, laquelle contient et porte les semences du nouveau monde ? Ou bien pour être en tout tel que le feu, ou la colonne de feu, comme pour conduire et mener le nouveau peuple d'Israël, à savoir nous-mêmes, semence céleste, à la connaissance de la vraie piété ? Ou encore, ressembler à quelque liqueur et suc sacré ou sel divin (en parlant selon l'Évangile), pour nous saler et nous garder, nous qui défailons et nous gâtons ? Mais qu'est-il besoin de tant de paroles ? Car, si en disant beaucoup de choses, je pouvais comprendre quoi que ce soit et évoquer seulement la plus petite partie de vos hauts faits, je ne trouverais aucune difficulté, ennui ou souci en mon propos. Mais, puisqu'il en est ainsi, même si tous les meilleurs termes qu'on pourrait inventer étaient mis en avant, ils céderaient systématiquement et ne seraient jamais assez significatifs pour exprimer vos louanges, après que j'en aurais ajouté certaines en peu de mots. De peur que je ne sois trop prolix en faisant un trop long discours, je pencherai vers l'explication de l'argument de l'histoire que j'ai proposé ; car, aussi, qui serait l'homme qui pourrait exactement déclarer par paroles, ou comprendre par la pensée les bienfaits que Dieu vous a conférés si abondamment, et la grâce qu'il vous a accordée si prodigalement ? En plus de cela, même s'il entraînait avec lui ou s'associait à toutes les Grâces et Muses en plus grand nombre que n'en imagina Homère, ou s'il avait autant de langues que nous avons de cheveux sur la tête, il n'oserait toutefois poursuivre jusqu'au bout le récit de vos actes ; car ce qu'il en dirait lui semblerait si peu et maigre, qu'il se repentirait ensuite de l'avoir commencé. Pour le présent, il me suffira, ayant exposé les louanges de votre piété envers Dieu, de résumer et de conclure ma harangue. Vous avez

*Les sept
premiers
conciles
généraux*

*Andronique
comme second
Noé et Moïse.*

*L'arche de Noé
et le bâton de
Moïse, figures de
la Croix*

*Louange de la
Piété restituée,
et doctrine
chrétienne
expurgée de
fausses opinions*

*Réforme du
clergé*

*Réforme de
l'Eglise*

*Joyaux donnés
à l'Eglise*

donc maintenu en son ancien état l'Eglise Catholique, agitée de nouveaux troubles, et vous en avez débouté toute doctrine perverse et erronée, expurgé et chassé du temple ces hérétiques magouilleurs et dépravateurs de la divine parole, non pas d'un fouet à trois cordons, mais avec la parole de vérité, ou la triplicité de la Divinité Consubstantielle ; vous êtes grandement embrasé de bon zèle et d'émulation pour la divine table ; vous mettez beaucoup d'ardeur à la défense du Saint-Esprit, qui vous a inspiré la connaissance vraie et certaine de la Divinité ; vous avez établi sa saine doctrine, ordonnant toutes dispositions pour sa préservation, muni des fermes clôtures de vraies Piété et Religion ; vous avez restitué ce qui était démoli et gâté, remis le tout en son entier, et maintenu dans la paix et la concorde tous les membres et parties divisées ; de sorte que nous n'ayons plus ces divisions (Je suis de Paul, de Cephass, d'Apollon,...), mais que le nom de Jésus-Christ est seul partout et entre nous tous. Bien plus, quant à l'état sacerdotal qui dégénérait et s'abâtardissait, ne vivant plus selon son état, vous l'avez rendu plus entier et plus net que l'or, à cause de la bonne affection que vous lui portiez, et, par ordonnances et lettres patentes, lui avez commandé et enseigné à vivre dans la continence et mépriser les richesses de ce monde. Au moyen de quoi, cet ordre, ce ministère, qui, les années précédentes, était corrompu, de mœurs dissolues et dépravé au fil du temps, est maintenant saint et grandement apprécié et prisé et révééré en la République. Et toujours inventant quelque chose pour la plus grande illumination que Dieu répand dans l'esprit, vous avez réformé l'Eglise, voulant la dessiner et en produire l'image au plus près de son modèle et idéal premier. Vous avez tant œuvré en ce sens que les assemblées dans les églises sont plus belles mais aussi plus riches. Plus belles, plaisantes et ferventes, elles le sont par les torches, lampes et cierges que vous faites si bien arranger et pendre comme des couronnes avec des chaînes, que vous faites allumer pour représenter le nombre et la splendeur des choses intellectuelles ainsi que pour ressembler, voire en pleine nuit, à la région du ciel et, en quelque sorte, comme à quelque second firmament intelligible au milieu desquels vous reluisez (ceci semblera nouveau et étrange) pas moins que le Soleil en pleine Lune. Mais aussi vous les rendez plus riches d'autres joyaux, auxquels ordinairement Dieu prend plaisir, en particulier la vaisselle ouvragée à la mode nouvelle et incomparablement admirable. Qui pourrait, de surcroît, estimer à leur juste valeur les beaux ornements sacrés enrichis d'or fin, de pierres précieuses et de belles perles, desquels, sans rien omettre de ce qui appartient à la magnificence, vous décorez et illustrez notre Hiérarchie ou Archevêché ? Parmi toutes ces singularités, votre incroyable et tant ardente affection et amour envers l'Eglise de Jésus-Christ est manifestement déclarée. Que s'ensuit-il donc ? Si vous vous montrez tel pour embellir et défendre cette Eglise non matérielle et qui est connue par intelligence, j'entends par là la vraie Piété, n'avez-vous pas la même affection envers celle qui est matérielle ? Oui, sans hésiter. Car, tout comme vous avez rétabli et conforté cette Eglise de l'entendement, laquelle tombait et diminuait extrêmement, en la relevant et soutenant non pas de pierres et de briques, mais des colonnes spirituelles, c'est-à-dire de la doctrine des Pères et les bons préceptes, en y employant votre bien et soutien tant qu'il vous a été possible, de même avez-vous restitué la matérielle, je dis cette œuvre si admirable et

excellente qui surpasse les pensées humaines, ce prototype si incroyable qui est comme un portrait et une représentation de la cour Céleste et éternelle, cette commune consolation et réconfort des hommes, ce spectacle des Anges, à savoir, ce divin Palais et temple de la Sagesse du Dieu Verbe ; et aussi la Basilique, détériorée du fait de l'injure et de l'assaut du temps, et qui, à cause de la pesanteur des voûtes ou étiages de dessus penchait et s'inclinait comme sur les genoux, que, vous servant de votre pouvoir comme d'une main d'or, vous avez redressée et remise en état stable et assuré, de sorte que désormais la force du temps ne lui apportera aucun détriment ou dommage ; car vous l'avez relevée et renforcée, y insérant de grosses pierres dures, bien polies et taillées, continuant si haut la maçonnerie solide comme de diamant qu'il semble qu'en tout l'ouvrage il n'y ait qu'une pierre, tant il est bien joint et lié ensemble. Et déjà que vous ayez fortifié et renforcé de bonne et solide manière tout le corps de l'Eglise, encore beaucoup mieux la partie tournée droit au Soleil levant, laquelle petit à petit s'était démise et disjointe de quelque façon des autres bâtiments. Enfin, non seulement vous avez mis la main à cet ouvrage, mais aussi aux autres Eglises et Chapelles, appliquant votre sollicitude et votre labeur grand et immortel en de si studieuses occupations ; car vous êtes merveilleusement qualifié, connaisseur et expert en ces arts mécaniques.

Restauration du saint temple de Sainte-Sophie, à Constantinople

Or, cet ouvrage dont nous faisons mention non seulement surpasse en beauté tous ceux qu'on a fait depuis la création du monde, même aussi cette muraille si célèbre que Sémiramis fit maçonner en terre ou mortier si fort qu'il tenait comme de la colle. Plus encore, vous vous êtes dépensé pour la statue de l'ancien et premier fondateur de ce temple, laquelle, d'airain et de fonte travaillée avec art par les ouvriers, le représentait sur une colonne, comme gouvernant et conduisant un chariot, avec un magnifique heaume sur la tête, superbe et hautain à considérer son visage, tenant en sa main droite une pomme aussi grosse qu'effrayante, monté sur un cheval d'armes, qui semblait montrer vif courage et fierté par ses naseaux et hennissements, s'agiter les crins en l'air, et, comme le cheval décrit par Homère, bondir et voltiger prestement, ou bien comme Pégase, faire semblant de voler. De fait, cette statue avait perdu sa beauté première par la révolution désordonnée du si peu considéré mouvement du temps, et, ébranlée de l'injure et de l'impétuosité du vent et de la pluie, auxquels elle était continuellement exposée sans couverture. La rondeur et la croix qu'elle semblait auparavant tenir par lesquels l'ouvrier avait signifié, qu'en vertu de la croix le fondateur de ce temple avait subjugué et mis sous sa puissance toute la terre ronde, lui étaient tombés de la main comme par lâcheté ou paresse. Alors, l'incitant et le hâtant d'avancer grâce à votre sceptre et la puissance de votre argent, comme sous l'effet de quelque fouet ou baguette, vous l'avez convaincu et pressé de courir et de chevaucher à jamais avec le Soleil, immobile et sans bouger.

Instauration de la statue à cheval du grand Constantin, laquelle tenait en main une pomme avec le signe de la croix qui y était affiché

Mais si je voulais poursuivre en mon discours combien de temples vous avez restauré et dont vous avez renforcé la maçonnerie, combien au fil du temps tombaient en ruine, ainsi que d'autres bâtiments publics, et plus particulièrement en les murs qui environnent la ville, que, de l'état de grande vieillesse où ils étaient, vous avez renouvelé et fait revenir en première jeunesse, le temps me manquerait pour les raconter. Toutefois les deux saints temples des apôtres donneront foi à mes dires, et l'Eglise de la

Autres temples et édifices publics restaurés à Constantinople

*Palais impérial
bâti par
Andronique à
Constantinople*

Mère de Dieu, belle comme le ciel, que les Byzantins appellent Blachernes, et aussi toutes les chapelles près de la ville, relevées sous votre Empire et réparées par votre commandement de haute étendue et parfaite beauté. Tous vérifient, témoignent et publient réellement et non pas de vive voix à la manière des hérauts, votre bon vouloir, votre foi et amour envers Dieu, mais aussi le certifieront par la suite. Bref, le parachèvement de tous les édifices, et combien admirable, c'est la grandeur et la subtilité de votre esprit, ainsi que la dépense de tant d'argent, sachant que vous ne publiez ni ne vantez publiquement votre libéralité et si grande munificence. Car bien que vous même puissiez édifier à titre personnel vos ouvrages pour rendre chacun d'eux parfait et excellent, à chaque fois en consacrant le bien que vous avez fait à celui qui voit tout et connaît jusqu'au plus secrètes pensées de nos cœurs, vous aimez manifester votre magnifique libéralité en restaurant les constructions d'autrui, afin, par ce moyen, je pense, de supprimer sans restriction la fatuité et l'orgueil qui petit à petit en proviendront. Car si on veut récapituler et détailler tous les frais engagés et toutes les différentes parties que vous avez fait faire particulièrement en de tels édifices, vous surpasserez tous les autres, qui, dans leur première construction, ont montré leur grandeur. Que, s'il est besoin de faire preuve et de donner quelque chef d'œuvre de votre magnanimité, il faut mettre en jeu et proposer à l'œil le Palais (car aussi bien n'est-il possible d'en expliquer en paroles la somptuosité et extrême dépense) que vous avez fait bâtir avec autant de perfection que faire se peut ; de manière que, pour la situation du lieu, la forteresse et la beauté exquise, comme il convenait, il est tellement éminent et en si belle vue, que véritablement c'est un ouvrage digne de votre invention, de votre langue, je dirai aussi, de votre main et de votre prudence. En outre, la galerie, tourelle ou donjon, fondé et érigé au dessus de quatre colonnes pour le soutenir, est un spectacle notable. Aussi, regardant de là-haut, comme quelqu'un qui a une faculté surnaturelle, vous nous voyez tous, imitant en cela notre Dieu qui, de sa miséricorde et bonté s'unit et converse avec les hommes. Que vous était-il plus convenable, vu que vous êtes le souverain Prince de tous les autres, que de faire dresser ce Palais ? Palais élevé certes non tant pour votre commodité et avantage, que pour le nôtre. Voilà un ouvrage digne de ne pas être caché, ou qui plutôt me fera taire et m'imposera le silence à cause de son admirable excellence, et ce nonobstant qu'il soit célébré partout pour le prestige et le renom de sa beauté. Quant à sa grandeur et son amplitude, il est par-dessus beaucoup d'autres, à la fois en qualité et en robustesse. Il surpasse presque tous les édifices, tant il est ajouré et éclairé de lumières et fenêtrages de tous côtés, plaisant et généreux en portails, avant-logis et autres ouvertures et entrées pour recevoir et admettre à tout heure avec bienveillance ceux qui viennent, en promenoirs, enceintes et galeries, distinguées les unes des autres également et en bon ordre de certaines hautes colonnes en forme de Geant ou de Terme, disposées convenablement pour se promener deçà, delà, à l'aise, converser, se divertir ou prendre plaisir à contempler quelque chose. Davantage encore, qui pourra suffisamment décrire le charme et l'éclat du marbre qui est disposé et façonné avec une apparence de poil, par manière de dire, ou les ceintures qui semblent enlacées dans tout le bâtiment ? Ou bien celui sur le sol pavé du bas, ou celui qui couvre toute la surface des murailles droites

comme un vêtement multicolore ? Lequel ouvrage et ensemble capte réellement les yeux de premier regard, au point que vous penseriez être une mer, quand il s'y élève partout de petites ondes, et même fait avoir horreur et crainte telle que vous soulèveriez sur-le-champ votre robe de peur d'en mouiller les bords. Et quant à l'espace qui pend au-dessus de la tête, on le comparerait au ciel (à cause de l'or de fonte qui est enduit tout du long et du large en grande abondance) ou à la région de l'air quand le Soleil luit et éclaire. Mais comment serait-il possible de caractériser et expliquer en peu de paroles une œuvre si merveilleuse, qu'on a mis si longtemps et pris tant de peine à achever, vu qu'il n'y a ni langage, ni œil humain, ni pensée, seraient-ils bien expérimentés en la matière, qui la puissent la comprendre pleinement ? Il me suffira si j'ajoute encore ce point : bien que les palais et maisons impériales qu'anciennement les Princes ont fait bâtir somptueusement et en grande magnificence, soient en grand nombre et presque innombrables, celui-ci, toutefois, par l'avis et l'opinion de chacun, arrive en tête et emporte le prix au-dessus des autres, en grandeur, beauté et fermeté de maçonnerie, en mode et manière si appropriée, et de proportion égale ; et il surpasse la nature et en sa magnifique palette des matières et revêtement des pierreries de diverses couleurs qui servent entre toutes autres choses à l'embellissement et à la décoration exigées pour enrichir un tel édifice. Mais que s'arrête ici le traité de vos bâtiments tant excellents. En conséquence, compte tenu du fait que, Empereur très-souverain, vous êtes un Prince si haut et puissant, et que l'honneur et la gloire que vous avez acquis soit si admirable, à qui pourrait-on vous comparer ? Je pense, quant à moi, que si Plutarque, si grand expert en matière de comparaison des personnes, était vivant, il estimerait être nécessaire de renoncer à son étude, à laquelle il a consacré toute sa vie, pour autant que nul se trouverait digne d'être comparé à vous. Il est vrai qu'on pourrait faire une comparaison de vous avec Adam, Noé et Abraham ; bien plus avec Joseph, Job et Moïse ; aussi avec Josué, Samson, Samuel, David, Salomon et plusieurs autres de tels saints patriarches ; en outre, avec Cyrus, Darius et Alexandre et quelques autres Rois ; aussi, avec les Jules, peut-être, et les Augustes et Césars. Mais on sait assez que de l'un vous tenez l'autorité et le commandement sur tous vos sujets, et des autres la bonne espérance et l'amour envers Dieu ; d'aucuns aussi la manière de gouverner et la confiance dans les adversités ; de celui-ci la force, l'équanimité portant toutes choses comme elles doivent se succéder patiemment, la mansuétude et la modestie ; plus encore, de tel ou tel la vertu de sagesse ; mais vous seul avez généralement de tous cette grâce et vertu qui appartient à un Empereur, Prince et administrateur du peuple et de la République ; à ce point que votre Empire est si bien établi qu'il semble être une institution nouvelle, et, pour ainsi dire, non imitable. Pour ce qui est de vos vertus, vous en surpassez certains de bien loin, ou vous êtes égal aux autres, mais je n'en connais pas un seul duquel vous soyez inférieur en quoi que ce soit. Et, afin de conclure succinctement, vous avez combiné et assemblé soigneusement, comme le fait la bonne et zélée mouche à miel, tout le meilleur et le plus excellent de ce que, soit Dieu, par don gratuit, leur avait octroyé, soit qu'ils aient acquis par un singulier bienfait de la nature. Pour ce motif, vous surpassez d'une coudée impériale toute la gloire des autres, proposant votre Empire à toute la postérité, comme un modèle ou

*Souveraine
louange d'un
Empereur, qui
avait toutes les
vertus des plus
excellents
Empereurs
anciens*

*Empereur très
âgé, car il avait
plus de soixante-
dix ans quand il
mourut*

*Il compare
Andronique
avec Constantin
le Grand*

exemple éminent et difficile à suivre. Et pourtant, oserai-je affirmer sans hésiter, ou que vous ayez imité par émulation, ou dépassé par bonté de nature et intelligence toutes choses honnêtes et louables, ou bien inventé et mis en lumière toutes celles qui jusqu'à présent étaient cachées, dans la mesure où cela vous a été permis, vous les avez enseignées à ceux qui le désiraient. Pour cette raison surmontez-vous de beaucoup tous les autres, en ce que vous êtes parvenu au plus haut degré d'honneur, par le moyen de vos vertus et faits illustres. C'est pourquoi j'estime, parce que vous avez rassemblé en un seul, comme il était convenable, toute perfection, vous avez bénéficié d'une longue vie, afin que la pérennité du temps accrût et augmentât votre gloire, ce que, nous-mêmes, par imitation consciencieuse de vos louanges et vertus, qui sont presque inimitables, nous ne pouvons atteindre, maintenant que vous demeurez et êtes régulièrement établi parmi nous. Car vous êtes comme quelque Prince des choses sacrées et grand maître de toutes vertus ; et, pour cette raison, Dieu, à l'aide et par la voie de la nature, vous a ni plus ni moins mis à l'honneur et bien loti en ce monde, non pas seulement pour être colonne publique et soutien de l'Empire, mais aussi statue exposée divinement et image de tous biens qui conviennent à l'homme. Or, passant outre, je suis content de m'écarter de mon sujet, et après seulement que je vous aurai comparé à un Empereur, mener à bien la suite de mon discours, qui me retient toujours et auquel je m'applique au plus profond de mon âme. Sans y penser, je le prolonge outre mesure, pour le grand amour et l'affection que je vous porte, parce qu'il me semble fondé que ce que je n'ai pas mentionné est plus excellent encore que ce que j'ai choisi et projeté de dire, tant sont égaux en hauteur tous vos faits, l'un ne voulant céder à l'autre, ni lui laisser la première place, au point de me sentir frustré de la grande abondance des louanges qui se présentent à dire et d'en ressentir la privation. Et surtout, j'ai plus de peine et de difficulté à choisir ce que je dois omettre et passer sous silence, que n'ont ceux qui ont décidé avec moi de célébrer vos louanges, de prendre ce qu'ils doivent dire. Il me suffira donc pour tous autres d'en proposer un seul, avec lequel j'espère que patiemment vous endurez d'être comparé, à cause de la parenté par le sang et la ressemblance qui est entre vous deux. A l'évidence, en pourrait-il y avoir de plus pertinent que Constantin, si estimé et bien renommé auprès de tout-le-monde ? Constantin, dis-je, duquel il faudrait que la mémoire et le souvenir soit en chaque personne comme quelque esprit, pour ce que courageusement il nous a réconforté dans l'extrême nécessité. Constantin, Empereur-très-puissant, et expert en sciences militaires, de prudence incomparable, d'affection et d'ardente dévotion envers Dieu, en prouesses et batailles entreprises et exécutées pour la défense de la vraie Piété et Religion autant excellent par dessus tous autres Empereurs, que le Soleil est reluisant par dessus les autres astres. Et ce nonobstant, Prince-très-bon, n'êtes-vous pas son image et le reflet fidèle de son aspect ? Un miroir certes ne montre point aussi naïvement la réalité du visage que vous exprimez le divin modèle et beauté de son âme, lui ressemblant en toutes choses, tout comme le fils représente son père. Et bien que je ne doute pas que vous ne puissiez réprover et blâmer mon audace et ma trop hardie entreprise, vu que vous refusez et évitez autant que possible de telles louanges et paroles flatteuses, je n'aurai pas peur de dire franchement (et

je vous supplie de le permettre, et de considérer la raison avec moi, car je sais assurément que plus que les autres vous êtes Fils de Dieu par grâce, et le Christ et oint du Seigneur), que vous reproduisez son image pareille à lui en toute perfection, qui gardez vraiment et sans simulation la bonne manière et façon de vivre, la force et le caractère tant du naturel de son âme que la subsistance de son Empire. C'est ce qu'il nous faut maintenant considérer de point en point. Ce Constantin donc, délaissant les mœurs et cérémonies du pays du fait de la Religion, reçut, par la grâce de Dieu, le sceptre Impérial ; et mettant toute sa confiance en la puissance divine, surmonta les méchants et pernicious tyrans en vertu du signe de victoire qu'il vit dans le ciel. Vous aussi, de la même façon, étant chargé de la souveraine administration des affaires, vous avez eu, non pas une fois, mais continuellement, l'armure victorieuse. Cette armure, vous l'avez portée en main, ou plutôt en votre cœur, parce qu'en vertu d'elle seule vous vivez, respirez et faites tout mouvement. Tout comme Constantin, vous avez vaillamment assujetti tous les rebelles qui ont eu l'outrecuidance de s'opposer à vous, vous défier et vous faire la guerre, en remportant invinciblement sur eux la victoire et le triomphe. Car qui est celui qui ait osé à peine diriger les yeux vers vous, étant ainsi soutenu et affermi par la forte main et le bras de Dieu ? Constantin fonda et fit construire cette cité Impériale en l'honneur de Dieu. Il l'ennoblit de beauté et de grandeur, non seulement en l'ornant abondamment de choses nécessaires, mais aussi somptueusement de superflues, en y plaçant même les trophées et butins obtenus des voleurs qui, depuis si longtemps, s'étaient efforcés de la prendre par surprise et s'en emparer injustement. Et vous l'avez délivrée des mains de ces larrons et possesseurs iniques qui l'occupaient, la rendant toute nouvelle et jeune de murailles fermes qui l'entourent tout autour et l'embellissent par d'autres riches et beaux édifices bâtis de façon ambitieuse, que chacun peut voir partout avec grand contentement. Cette cité, dont êtes le second fondateur et comme Dieu tutélaire, la gardant sous votre protection, répond à son nom, par lequel, de fait, on l'appelle maintenant. Constantin confirma la doctrine de la foi, confondit et remplit de confusion les langues des mal-sentants de la Religion, qui proféraient choses inutiles contre Dieu, et, comme quelque autre Abraham faisant assembler trois-cent-dix-huit personnes ainsi que les serviteurs natifs en sa maison, chassa devant lui les Ariens, furieux qu'ils étaient, et les poursuivant âprement, les mit en déroute et les défit ; puis rétablit de son autorité et sur son ordre le droit et l'honneur qui est dû au Fils, faisant injonction de le croire, non pas créé, ainsi que le pensaient les personnes dévoyées, mais consubstantiel au Père ; et image aussi, mais qui lui est semblable en toutes choses, et figure de la subsistance Paternelle ; et encore, que le père est réellement Père sans commencement, enseignant qu'il est vraiment être tel, et lui attribuant dignité et autorité convenable comme de raison. Et vous ? N'avez-vous pas tenu le même chemin touchant la consubstantialité du Saint-Esprit ? Car, ayant fait assembler un Concile, non pas de je ne sais quels gens de vos sujets, mais des principaux Pères et Patriarches de l'Eglise, vous avez logé et recueilli derechef comme nouvel Abraham la Sainte Trinité, et entravant l'action des troupes de ses blasphémateurs qui portaient le mal en leur langue, vous avez déclaré ouvertement la procession d'où elle provenait, à savoir, du seul Père,

*Constantinople
bâtie par
Constantin en
l'honneur de
Dieu*

*Sous la conduite
de cet Empereur,
les quelques
Orientaux en un
Concile contre
les Occidentaux
déterminèrent
que le Saint-
Esprit procédait*

*du Père
seulement. Mais,
quelque temps
après, sous
l'Empire de Jean
Paléologue, les
Grecs, au Concile
de Florence de
l'an de Notre
Seigneur 1439,
s'accordèrent
avec les Latins,
et confessèrent
que le Saint-
Esprit procédait
du Père et du
Fils, étant
persuadés que
ces Latins
croient Dieu le
Père unique,
cause du Fils et
du Saint-Esprit
et distinguant
deux principes
et deux causes
en la Trinité
Consubstantielle*

*Amplification
des louanges de
ce Prince*

duquel aussi le Fils, en tant comme engendré, a pris son existence d'une manière qu'on ne peut comprendre. Et pourtant, j'oserai dire avec assurance, que ce qui fut anciennement révélé par grâce à Constantin concernant le Fils, conséquemment vous a été inspiré concernant le Saint-Esprit ; tellement qu'en ce point aussi, autant qu'il est permis, vous êtes égaux en louange, suscitant le même et semblable honneur de choses identiques et égales, et ce pour le grand désir et le bon vouloir envers la puissance divine, et pour la hauteur de vos faits. C'est pourquoi je ne m'abuserai point ni contreviendrai à la vérité, que je me suis proposée d'exposer ici, si je maintiens qu'à Constantin sont attribués les premiers fondements et institutions de la vraie doctrine ecclésiastique ; et, si, ensuite, je vous compare au faite ou au sommet accompli, à une clef ou un sceau entier non contrefait ; et si j'affirme aussi que l'un et l'autre a conservé et entretenu, selon la sentence et détermination des Pères, ce qui était de grande importance et principal point de la vraie Piété, l'a multiplié, et comme avec quelque trompette, publié non pas en régions particulières de la terre, mais partout en chaque pays. En effet, Constantin a attesté la double génération de Jésus-Christ, et vous avez cacheté de votre signet le nouveau Testament. Comme vous êtes ainsi égal à lui en toutes les perfections que j'ai mentionnées, ferez-vous moindre que lui en bonnes mœurs, clémence, magnanimité, miséricorde, humanité et vraie Religion envers Dieu, et sans hypocrisie, en amitié à l'endroit des ministres de l'Eglise ? Bien plus, en magnificence et hauteur de prouesses, et en une ambitieuse somptuosité d'ouvrages ou bâtiments, et qui plus est en ardent défenseur et dévotion à Dieu, ou en quelque autre point, vu que par vos prières, lois et exemples publiquement proposés, vous cherchez tous moyens et employez tous vos efforts à ce que s'accroissent l'honneur de la Religion et le service divin et que soient convenablement et organisées et ordonnées nos cérémonies ? Or, tant s'en faut que vous lui soyez inférieur, que, si le temps qui est interposé entre vous deux n'avait creusé quelque intervalle ou distance, il n'y aurait rien qui s'opposerait ou empêcherait que l'un ne fut situé en l'autre, et que l'un allant par la ville ne soit pris et identifié entièrement pour l'autre, à cause de la similitude si parfaite, qu'un chacun aurait pris les deux pour un, et ne pourrait discerner l'un d'avec l'autre, pas plus qu'il n'est possible de distinguer les petites particules de l'air d'avec l'eau. Davantage encore, je dirai sans hésiter, non pas toutefois sans raisons, que Dieu vous a réputé digne avec ce Constantin du même honneur et du même titre de gloire et de louange, du même état et de la même dignité. Il vous fait mériter semblablement de la vocation totalement Apostolique, et même plus, de ce règne perpétuel et Empire où il n'y a point de succession. Certes, n'ai-je pas dépeint assez nettement mon Empereur en ce discours ? Est-il besoin à l'imitation des bons et louables peintres d'enrichir ce portrait par d'autres couleurs ? Mais quels termes pourraient signifier et décrire une si parfaite beauté et intégrité d'esprit et de corps ? Certainement j'estime quant à moi qu'il est impossible, à mettre ensemble tous ces grands personnages que sont Platon avec son jugement et langage tant haut et magnifique, Demosthène avec sa gravité et sa puissante faculté de parler, Thucydide et Aristide, dont l'un promulguait des sentences avec une telle autorité, et l'autre disant tout aussitôt qu'il est difficile de les suivre ; et tant les uns que les autres étaient experts et

savants pour bien exposer un fait et le raconter avec grande précision, comme il s'est passé et déroulé ; de même Apelle et Lysippe qui ont ennobli la technique du bien peindre par le bel assortiment des couleurs, et qui ont fait des tableaux presque animés, n'y feraient rien, pas plus que Phidas ou Miron qui aussi étaient de si parfaits ouvriers en leur art, que par les statues de cuivre et de pierre ils représentaient les mœurs et naturels des personnes, et qu'en leurs ouvrages taillés ils exprimaient et imitaient naïvement les vertus de ceux desquels ils tiraient les portraits et visages au vif. Et toutefois, si tous ces Orateurs et Peintres étaient présents, ils ne sauraient décrire ni représenter parfaitement en leurs discours, images et effigies la beauté et l'excellence de toutes les grâces extérieures qui se manifestent avec éclat en mon Empereur, bien qu'ils employassent tous les ornements, figures, lustrages et couleurs de paroles et de peintures. Si d'aventure d'aucun était si expert pour savoir habilement imprimer et mouler l'effigie de votre corps de manière immortelle et vive, ayant des bases à jamais et une mesure ferme, stable et sans mouvement ; ou de pouvoir transformer à votre ressemblance et beauté visible l'Athos, montagne de Thrace, ou quelque autre de même type qui sur terre tient le second lieu en hauteur après le ciel, comme l'Olympe, le Caucase ou le Parnasse, qui domineraient et fourniraient à l'ouvrier la hauteur et la largeur adaptée et convenable pour l'accommoder et l'approprier à vos membres et à chacune partie de votre corps ; et qu'ainsi il pourra exposer et représenter l'image et l'aspect de votre apparence corporelle plus belle et achevée que ce qu'on a pu faire jusqu'à présent. Quant à l'or ou l'argent, le cuivre ou l'ivoire, les gravures en bois, les peintures en tableaux et ornements de pierreries, et quelques autres petites effigies qu'on peut vendre ordinairement, et lesquelles sont sujettes à l'incendie, ou périclent et se corrompent avec le temps, comment pourraient-elles produire votre ressemblance de manière digne et convenable ? Ainsi donc, ce fait même que la divine beauté de votre âme et visage ne puisse être peinte ni mise en portrait, vous fait grand honneur et haute considération ; et sert tout autant que si vous étiez peint au vif sur un tableau, ou taillé et reproduit en quelque colonne, voire n'est moins qu'une statue non imitable de votre Empire. J'ajouterai pour toutes choses ce dernier point en peu de mots : si en vous ne se rencontraient d'autres louanges, lesquelles toutefois par la bienveillance et le don de Dieu sont innombrables, il y aurait ce trésor et domicile de la vraie Piété qui contient parfaitement tous biens désirables et qu'on pourrait élaborer en pensée, ce nouveau tabernacle, comme une seconde Sion, ce sanctuaire de Dieu, cette seconde et double arche, ce bel œil de tout l'univers ou plutôt le cœur, la grande cité Impériale si excellente en tous bienfaits, et (afin de le dire simplement et en toute bonne foi) le comble et perfection de tout le bien qui est en ce monde, à savoir Constantinople, que nous avons sauvé par votre moyen ; et la peine que vous avez prise pour parvenir à ce but que de la rétablir entièrement en beauté, splendeur et intégrité de l'Eglise, retranchant toutes voies abusives et erronées, satisfaisant à la l'élévation de votre nom de gloire insigne qui durera fort longtemps, et plus qu'on ne pourrait penser ni dire, et au grand affleurement, qui sera sans honte et retenue, tant de l'espérance que de la liberté honnête envers Dieu. Voilà ce que j'avais à dire et exprimer de vos faits, passant ma vie sous un si haut et puissant Prince et administrateur,

*Louange de la
ville de
Constantinople*

*Réforme de
l'Eglise*

*La Religion,
principale vertu
d'un Empereur,
est louée par
dessus tous les
autres faits*

*Il soumet son
œuvre au
jugement de
l'Empereur*

*Le temps
contenu en cette
histoire*

*Il dédie cette
histoire à
l'Empereur
Andronique, et
la met sur sa
tête comme
quelque
couronne*

qui si sagement s'exerce et étudie la philosophie et la réflexion sur toute chose bonne, comme il convient à un Empereur, et qui, comme dit Aristote, régit en si bon ordre et succès les affaires Chrétiennes. Il reste, Empereur-très-humain, à vous supplier très affectueusement de recevoir et regarder d'un bon œil cette harangue qui est nôtre, laquelle contient en peu de paroles et en toute franchise la vraie Piété, qui est l'une des choses les plus louables et admirables en vous ; car je n'ai pas résolu de poursuivre et remémorer tous vos autres faits en détail. Plusieurs se sont déjà employés à les célébrer et les célébreront encore plus loin, et en feront mémoire à toute la postérité, au point que ce que les uns avaient délaissé à mettre en lumière, a été exposé par d'autres, et toutefois mal à propos. Car depuis que tant de gens ont pris l'initiative, comme en la mer profonde, de tâcher de narrer vos prouesses, l'un en a compté beaucoup, l'autre peu, celui-ci n'en a touché que certains points, et celui-là, d'autres diversement ; mais aucun n'a été si vaillant auteur que moi-même à les exposer toutes parfaitement, bien que chacun estime que cela est totalement impossible. Entre autres, je me suis donc proposé à décrire votre véhémence affection et dévotion envers l'Eglise de Jésus-Christ, comme quelque particule de votre gracieux Empire, à savoir, ce livre de l'histoire Ecclésiastique, récemment publié et mis en lumière, que j'ai choisi de vous dédier. En effet, à qui pourrais-je le consacrer avec plus d'attention ? Ayant donc trouvé bon de recueillir et mettre en un volume toute cette histoire, et de disposer en bon ordre autant celle des années précédentes, qui a été traitée confusément par plusieurs et divers auteurs en maints volumes, que celle qu'ils ont délaissé, il m'a aussi semblé honnête de vous la présenter et de la soumettre à votre opinion, à votre jugement entier et non corrompu. De fait, si vous la trouvez bonne et l'approuvez, tout s'accomplira au mieux ; mais dans le cas contraire, je l'a corrigerai et presque tout-le-monde avec moi la jugera comme nulle. Dès lors, ai-je commencé et poursuivi mon œuvre, ainsi qu'il s'est pu faire, au moment où notre Seigneur et Dieu et Sauveur Jésus Christ, fils, avant les siècles, et verbe éternel et sans commencement, de Dieu le Père, descendit du ciel, et procéda du sein paternel sans en être séparé. Je l'ai répartie en plusieurs tomes qui s'étendent jusqu'à un point convenable, prenant fin assez loin avant le temps où nous sommes. Je l'ai menée et poursuivie d'un trait facile et égal, et avec un choix et arrangement des mots, un langage et une composition telle qu'il est requis plus particulièrement en l'occurrence. C'est pourquoi je vous prie d'agréer favorablement cette histoire, que, comme j'ai dit, je présente à votre jugement, ou plutôt je l'applique et pose non sans crainte et révérence, sur votre tête vénérable et Impériale, comme quelque ornement ou couronne, non pas cueillie en je ne sais quels prés et jardins qui se fanent rapidement et perdent leur verdure en moins de rien, ou de fleurs qui se flétrissent aussitôt et ne durent point ; qui n'est aussi façonnée ni enrichie de pierres resplendissantes d'un bel éclat et de couleur d'or, pour donner quelque plaisir et contentement à les regarder, lesquelles richesses sont bientôt volées et transportées deçà delà, et délectent seulement pour un temps comme un songe peu durable, l'un maintenant et tantôt l'autre ; mais elle est recueillie et extraite d'un paradis et jardin de plaisance qui ne fait pas défaut, et agencé de fleurs immortelles et perpétuelles qui ne passent avec le temps, ni ne flétrissent de vieillesse ; ainsi sont-elles comme garnies,

colorées et parfumées d'une odeur d'une certaine manière divine et spirituelle, et retiennent quelque chose de la rosée qui descend de la montagne d'Hermon. Nous asseyons donc sur la tête sacrée de votre souveraine majesté cette couronne du mieux qu'il nous a été possible, qui durera à jamais, et je pense que le temps même, par égard pour vos vertus et louanges, la gardera inaltérable et sans être fanée ni corrompue ; voire si d'aventure quelque censeur et détracteur outrecaidant, si quelque repreneur de volonté mauvaise et orgueilleuse, entreprenait de blasphémer outrageusement contre le ciel de votre gloire, comme dit l'écriture, jeter des flèches en l'air, médire, et par quelque ombre et vaine apparence de vérité se révolter comme en une Tragédie (bien que je n'estime aucunement si hardie entreprise), que sur-le-champ il verra votre tête en être couronnée et ornée, tout aussitôt fermera la bouche, et lui-même confondu, cessera de parler injustement contre le ciel, et deviendra aveugle sans pouvoir lever les yeux pour contempler cet ornement, ni la beauté et la splendeur qui avec grâce et satisfaction en dépend. Or cette couronne est faite de fleurs si variables et multicolores qu'on pourrait aisément la comparer à un jardin, où croissent toutes espèces d'herbes ; mais surtout elle comporte une grande abondance de fleurs blanchâtres quand elles bourgeonnent, de celles qui rougissent et ont le lustre du pourpre, et d'autres qui ont beau teint et vive couleur tirant plus sur le noir. Ce sont ceux desquels cette couronne vous est si richement élaborée et façonnée, à savoir, l'étoile des souverains Prélats, qui en sainteté de vie resplendent plus que le soleil même, le pourpre vénérable des Martyrs noblement teint et arrosé de leur sang ; et le vêtement noir, mélangé de blanc, qui d'une part produit et transmet divinement la lumière et le repos céleste, et, d'autre part, convient réellement à ceux qui tâchent et aspirent à la vie Angélique ; C'est de ce genres de gens dont l'Eglise de Jésus Christ est revêtue et parée de vertus comme d'un vêtement d'or, comme une épouse montre et présente au Roi et Empereur la belle bague de tout l'univers. Leurs labeurs et combats soutenus par la foi sont mentionnés en ce livre, au moyen duquel nous mettons sur votre tête cette couronne composée de leurs faits et vertus, comme à celui qui est égal à eux en honneur et dignité, arrivé à la plénitude de la perfection, et de volonté et d'âme totalement Royal et Impérial. C'est à vous nommément que je le dédie, et ce bien que sans lui vous êtes assez richement orné de la précieuse couronne de gloire de l'Empire, de vertus admirables, de batailles laborieusement par vous emportées, gloire dont Jésus Christ dispensateur des couronnes et distributeur de récompenses vous a donné comme quelque gage et arrhes, comme quelques prémices et commencement, ou comme quelque bague et échantillon de la future et éternelle, à vous qui avez rapporté et affiché publiquement les trophées magnifiques et l'honnête récompense de la victoire, pour s'appliquer à votre (*) nom. Ainsi donc, il n'y a que vous seul, naturellement, comme a dit quelqu'un, et surtout par votre étude singulière et empressée de toutes choses rares et extraordinaires, pour connaître tous les mystères cachés et profonds des disciplines tant de la doctrine sainte qu'externe, pour user de votre naturel et bonne intelligence, pour fournir de la matière au feu et pour exercer votre jugement et érudition admirables, ou plutôt adapter judicieusement le savoir acquis par votre zèle et labeur, à épilucher et examiner cette œuvre pour qu'il n'y ait rien à y

Les fleurs de cette couronne sont les évêques, les martyrs et les moines

() A savoir : Andronique, qui signifie « virile victoire »*

redire. Combien j'espère (je dirai encore maintenant, ce que j'ai déjà atteint) que nul ne sera aussi dur et malavisé, d'oser après votre censure et correction mettre seulement les doigts en cet écrit qui est mien. Et quant aux langues nuisibles et envieuses, laissez -lez périr et crever du venin du serpent parricide. Car qui est celui, je vous prie, qui ait trouvé à médire de vous, qui en toutes choses êtes incomparable (ô quelle divine vengeance, tonnerres et tempêtes tomberont du ciel) ? Du reste, il n'est possible de trouver pour vous un éloge et une louange appropriés, à cause du divin et magnifique jugement, de la grandeur et de l'importance des faits illustres, et cela bien que plusieurs, ayant écrit abondamment, et emploient encore actuellement beaucoup de peine et d'étude à l'énumération de vos vertus, sont tous infirmes et trop faibles pour un tel fardeau et semblent s'efforcer d'atteindre le ciel, ou se saisir de leur ombre même, de laquelle plus ils approchent, plus elle cède et se retire. Qu'en dirais-tu, calomniateur ? Veux-tu reprendre et taxer celui qui, naturellement louable et digne de gloire, est ennobli et orné d'honneur et de prestige qui l'entourent et l'entourent comme des officiers garde du corps, tel ce Momos même, auteur d'injures et de blasphèmes, tenu et révérent pour Dieu, duquel les Grecs, n'osèrent pas s'approcher, voire même regarder ? Ou plutôt il ne faut plus désormais chercher Momos : il a disparu, il est perdu, du simple fait qu'il n'a trouvé ni moins que rien à blâmer et à railler. Or tout ceci est pour mon avantage. Mais ce sera votre plaisir, Prince-très-puissant, de considérer avec attention et examiner en privé toute mon œuvre et y apporter et rendre la juste décision et ratification immuable de votre jugement ; car votre approbation, votre avis sera aussi stable que s'il était rendu par Dieu. Quant à moi qui me suis mis en danger et entrepris si difficile combat que de lutter avec vos louanges, je sais pour certain et connu maintenant que je suis en quête de ce que je ne peux comprendre, et que je cours après les eaux des rivières qui coulent. Entreprise certes qui demande pardon ; en laquelle chacun, à mon avis, pourrait s'égarer, en particulier quiconque tâcherait de livrer une si forte bataille, de laquelle toutefois il ne pourrait s'évader, à cause des difficultés et forteresses imprenables et invincibles. A présent, que Jésus Christ, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, qui de son propre sang a consacré et fondé fermement son Eglise, et vous a constitué et élu homme selon son cœur, étant décoré du pourpre et dignité Impériale pour la soutenir et défendre vraiment, protège et maintienne à jamais votre Empire en toute fidélité, et tout en l'augmentant de plus en plus, la maintienne dans la félicité stable et permanente ; que, multipliant toujours sa gloire, il l'affermisse et la sauve de tant d'ennemis qui l'entourent, jusqu'à ce que tous soient écrasés sous votre puissance, anéantis et mis en pièces ; qu'il vous fasse prospérer à jamais, ainsi que vos enfants et toute votre race et même cette ville dont vous êtes le protecteur, afin que nous parvenions finalement, avec abondance et profusion de tous biens, jusqu'à ces Ennes (*) de l'Orateur Romain tant célébrées et louées ; et qu'il lui plaise, après de longues années et une vieillesse si fort sage et avancée en toute paix, douceur, bon temps et s'étendant infiniment, de vous faire digne aussi du Royaume éternel où il n'y a pas de succession, et vous admette et compte parmi cette assemblée des premiers-nés, au même nombre et rang avec l'Empereur prince de la foi, pour recevoir le fruit et honneur mérités pour

(*) Par
« Ennes », il
entend la
nouvelle et
céleste
Jérusalem. Il
signifie

les peines et travaux continuels que vous aurez soutenu pour la défense de l'Eglise de Jésus Christ et de son troupeau.

*par cette ville
Enne, que
Cicéron décrit,
dans la sixième
Verrine, très
plaisante et
fertile. C'est ce
pays céleste
auquel les
Chrétiens
aspirent.*

ANNOTATION POUR SAVOIR A QUEL PRINCE Nicéphore dédia son histoire ecclésiastique.

Nicéphore, fils de Calliste, vivait sous Andronique premier, Michel, son fils, et Andronique second, fils de ce Michel, tous empereurs de Constantinople, surnommés Paléologues, il y a environ trois cents ans. Il dédia cette histoire ecclésiastique à Andronique premier, fils de Michel Premier, qui chassa les Latins hors de l'Empire de Constantinople. C'est ce qui est exprimé dans les vers du même Nicéphore, placés à la fin de sa composition poétique sur les Empereurs de Constantinople, et que nous avons traduits en latin de la manière qui suit :

Magnus Paleologus Michael, et potens,
Byzantis urbe qui Latinos expulsit ;
Pietatis Andrenicos incytum decus,
Natura lecta mens secunda nemini ;
Clarus Paleologus Michael tertius,
Dictis et actis imperator optimus.
Flos Andronicus Gratiarum junior.
Longissimis quos sospita temporibus
Omnipotens rex omnium vetus Loge.

C'EST-À-DIRE,

*Le vertueux et intègre Michel Paléologue
Qui de Constantinople chassa les latins,
Andronique l'honneur de grande Piété,
A été naturellement d'un esprit incomparable ;
Michel Paléologue excellent en renom,
Premier des dits Empereurs du même nom,
Le plus jeune Andronique, florissant en tout ;
Lesquels il te plaira, ô Verbe tout-puissant,
Roi de l'univers partout révéré,
De garder en ton sanctuaire éternel.*